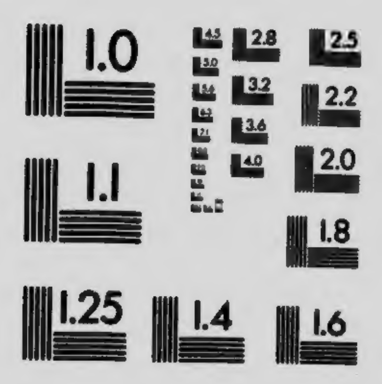
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





NEWMAN



HENRI D'ARLES

NEWMAN

La Première Phase

Ex umbris et imaginibus in veritatem.

ÉPIT. DE NEWMAN.

Chez l'Auteur
Manchester (New Hampshire)

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires
sur papier Byronic, numérotés
à la presse, de 1 à 25.*

N° 23

A Madame J. M. H. B.

NEWMAN



YANT choisi de traiter de John-Henry Newman, nous voudrions que notre étude eût un caractère purement objectif, s'inspirât uniquement des faits, et mît en lumière une âme supérieure, sans trop laisser deviner de nos sentiments personnels à l'égard de la crise qui a orienté définitivement sa vie dans le sens que vous savez [1].

1. Ce travail sur Newman a été préparé pour le « Salon français » de Boston. L'auditoire que nous avons rencontré là se composait surtout de personnes appartenant à diverses confessions religieuses. Il y avait bien quelques catholiques, mais la grande majorité était protestante, avec toutes les nuances que comporte ce mot. Nous savions à l'avance à qui nous devions nous adresser, et nous avons mis cette phrase pour ne pas effaroucher certaines susceptibilités. Ce n'était pas le lieu d'ailleurs de donner à notre étude une tournure apologétique. Aux Etats-Unis, la classe cultivée est prête à tout entendre et à accueillir les expressions d'opinions les plus opposées à ses propres idées, pourvu qu'on ne la heurte pas de front. Les circonstances nous faisaient donc un devoir d'user de cette précaution oratoire avant d'aborder la question délicate qui allait se poser.

C'est à peine même si nous pourrons le suivre jusqu'au bout de l'évolution qui l'a fait passer successivement, de l'anglicanisme le plus absolu jusqu'à une sorte de compromis entre la confession anglicane et la religion romaine, pour le jeter enfin dans le sein du catholicisme. Car sa conversion s'opéra avec une lenteur infinie [1]. Et la route qu'il a parcourue pour y arriver est semée de tant d'incidents, les états intérieurs par lesquels il a passé alors sont tellement riches en matière psychologique, qu'il est

1. C'est le 9 octobre 1845 qu'il se fit catholique, par les soins du Père Dominique, un Passionniste italien. Plusieurs de ses disciples et amis l'avaient déjà précédé dans la vraie Eglise. Par ses exemples de piété, par ses discours et ses écrits, il avait été pour eux l'instrument de la grâce divine avant de se rendre lui-même entièrement à son suprême appel.— Trois jours auparavant, le 6 octobre 1845, Ernest Renan avait descendu les escaliers du séminaire de Saint-Sulpice pour ne jamais les remonter. Cette coïncidence a été signalée plusieurs fois. La conversion de Newman apparaît comme une compensation que la Providence accordait à son Eglise en retour d'une défection qui devait lui causer tant de mal.

Voir *Lettres intimes de Ernest et Henriette Renan*. Lettre XXIV, datée de Paris, 13 oct. 1845. 3e édit. p 311 *et seq.* Calmann Lévy, édit.—Voir *J. H. Newman, Letters and Correspondence.* Vol. II, pp. 418-419 *et al.* de l'édit. de 1911. Surtout le billet à sa sœur Jemima, daté de Littlemore, le 8 oct. 1845 : « I must tell you what will pain you greatly, but I will make it as short as you would wish me to do. This night Father Dominic, the Passionist, sleeps here. He does not know of my intention, but I shall ask him to receive me into what I believe to be the one fold of the Redeemer. This will not go till all is over. »

assez difficile de faire tenir tout cela dans le cadre d'une simple conférence.

Quelles que soient nos convictions à chacun, il est un point sur lequel nous sommes sûrs de nous rencontrer et de nous entendre : celui d'une commune admiration pour la parfaite sincérité de Newman, son désintéressement et sa droiture. A quelque croyance que l'on appartienne, la seule équité oblige à rendre hommage à un homme dont l'existence fut tout idéale, et qui, en toutes choses, n'a cessé d'écouter les inspirations de sa conscience et de se laisser guider par ce qu'il pensait être la vraie lumière. Et quand un pareil personnage se trouve en outre avoir du génie, de merveilleux dons d'orateur et d'écrivain, au point que la littérature anglaise ne compte pas de prosateur aussi purement classique, et qu'elle met ses poésies au nombre de ses chefs-d'œuvre lyriques, il ne peut y avoir que charme et profit à l'observer, à prendre contact avec lui [1]. Mettons donc en scène

1. Ce serait un beau sujet à traiter que celui de Newman écrivain. Nous ne sachons pas que personne l'ait encore abordé *ex professo*. En passant, ses divers biographes et critiques nous parlent bien de son style, de sa manière, de ses procédés de travail, mais aucun n'a consacré de thèse proprement dite au côté littéraire de son œuvre immense. Il est inconcevable que Taine, qui a poussé l'*Histoire de la littérature anglaise* jusque très près de nous, n'ait même pas mentionné le nom de Newman. Est-ce à cause du caractère religieux de la plupart de ses ouvrages ? Mais qui oserait omettre Bossuet d'une Histoire de la littérature française sous prétexte que le génie de Bossuet

John-Henry Newman, et accompagnons-le aussi loin que possible dans la première phase si dramatique de sa longue carrière.

I

Né et élevé dans l'anglicanisme, Newman était persuadé que son église était catholique et apostolique[1]. Du protestantisme, il a toujours repoussé

fut purement religieux ? J'ai beau chercher, je ne vois pas de raison qui excuse Taine d'avoir oublié un auteur aussi remarquable ; et cet oubli crée une lacune considérable dans son beau travail. C'est une opinion très répandue que Newman est le plus classique et le plus pur des prosateurs anglais. Son goût de l'analyse psychologique le rapproche peut-être de Bourdaloue tandis que l'élégance de sa forme et son onction font penser à Fénelon.

1. Pour se faire une idée juste de la manière de penser de Newman, à ce sujet, l'on peut consulter ses principaux historiens, Wilfrid Ward, Georges Grappe, William Barry, Henri Brémond, etc. ; mais je crois que le mieux est de recourir à ses propres ouvrages, entr'autres l'*Apologia pro vitâ suâ*, qui est plus que l'histoire de ses opinions religieuses, — un livre de confessions que la littérature psychologique réclame comme l'un de ses chefs-d'œuvre. « That the Church of England was a part of the catholic Church had been maintained by the great Anglican divines of the sixteenth and seventeenth centuries, but their view had fallen into comparative disrepute in the eighteenth. The writers of the Tracts were bent on restoring its predominance. » W. Ward, *Life of cardinal Newman.* Vol. I, c. II, p. 56.

le mot et la chose[1]. Pour lui, la religion anglicane était l'un des rameaux de ce tronc puissant qui s'appelle l'Eglise universelle. La véritable Eglise s'était manifestée sous trois formes dont l'essence était la même, surnaturelle et divine, mais que séparaient des divergences malheureuses créées par les hommes : c'était l'Eglise orientale, l'Eglise romaine et l'Eglise anglicane. L'Eglise romaine, entr'autres, avait au cours des âges laissé s'altérer sa pureté. Si dégénérée qu'elle fût, elle n'en descendait pas moins du Christ et des apôtres. Hélas ! son intolérance avait grandi avec les superstitions, et, comme il disait, les « mômeries » dont elle s'était chargée. Et il comprenait d'autant moins qu'elle ne voulût pas reconnaître la légitimité de l'Eglise d'Angleterre qu'elle avait davantage besoin elle-même d'indulgence et de pardon. Il écrira un jour :

« Rome est la cruelle Eglise qui nous demande des choses impossibles, qui nous excommunie à cause de notre désobéissance; et maintenant elle nous surveille et elle exulte en voyant s'approcher le moment où elle nous jettera par-dessus bord[2]. »

Des trois, l'Eglise anglicane était la plus parfaite,

1. A preuve, son attitude dans la question de l'évêché de Jérusalem, et sa dénonciation d'une alliance qu'il considérait comme sacrilège entre l'Eglise d'Angleterre et le luthéranisme.

2. *Lettres et Correspondance.* Tome I, p. 338. Lettre à sa sœur Jemima, datée de Naples, le 11 avril 1833. « She (Rome)

celle dans laquelle le christianisme primitif s'était le mieux conservé. Grâce à une réaction salutaire qui s'était opérée dans son sein, elle s'était dégagée des influences qui avaient plus ou moins corrompu les autres et avait gardé intactes la foi et la morale antiques [1].

Voilà, aussi bien que nous pouvons la définir, quelle fut à l'origine et pendant bien des années la mentalité de Newman. Il en changera. Par l'effet d'un lent travail intérieur, à force de réflexions profondes, d'études impartiales qui le feront remonter

is the cruel Church asking of us impossibilities, excommunicating us for disobedience, and now watching and exulting over our approaching overthrow. »

1. Cependant, il considérait qu'elle avait besoin d'une régénération. Et le mouvement d'Oxford est né précisément d'un désir sincère d'insuffler à l'Eglise établie une nouvelle vie religieuse. L'occasion de ce mouvement fut la suppression par l'Etat de dix évêchés en Irlande. Newman et ses amis s'en indignèrent comme d'un attentat aux droits sacrés de l'Eglise. Ce fut alors que Keble prononça, le 14 juillet 1833, son fameux sermon sur « l'apostasie nationale », où était dénoncée vigoureusement cette ingérence de l'Etat dans les affaires ecclésiastiques et l'incurie des évêques qui laissaient spolier leur inaliénable domaine. La bataille commençait. Elle dura plusieurs années. Les « *Tracts for the times* » en furent les principaux épisodes. C'est du mouvement d'Oxford que date la renaissance catholique en Angleterre. Et nous devons ajouter que l'anglicanisme même lui doit un regain de vie, et que c'est à partir de ce moment que l'Eglise d'Angleterre a commencé à copier les cérémonies de notre culte et à imiter nos formes extérieures.

aux sources, il en arrivera à une conviction toute contraire. Et alors commencera de se produire cette sécession qui finalement l'amènera vers Rome et dans Rome. Il n'en reste pas moins qu'il s'est cru catholique longtemps avant de faire la démarche suprême qui devait briser toutes ses attaches avec son Eglise. Aussi les œuvres qu'il a composées durant sa carrière anglicane sont curieuses, et, par bien des côtés, se rattachent à celles qui sont nées par la suite. Leur orthodoxie à peu près rigoureuse nous permet de les utiliser avec fruit. L'auteur n'a eu que peu de retouches à leur faire subir, qu'à en retrancher çà et là certaines expressions inspirées par les préjugés de son éducation première, pour les rendre dignes de figurer parmi les plus belles créations de notre littérature religieuse. C'est là un phénomène extraordinaire et peut-être unique dans l'histoire, que cet homme ait pu passer du plus pur anglicanisme au catholicisme intégral sans avoir à désavouer dans leur ensemble les écrits qu'il avait conçus alors qu'il semblait si éloigné de nos formes de vie et de pensée. Son œuvre a ainsi un caractère d'unité qui est tout à fait singulier. Témoignage d'une âme naturellement catholique ! dirons-nous pour rappeler le mot célèbre de Tertullien.

Il ne faudrait cependant pas se figurer que cette transition s'est effectuée sans secousses et sans déchirements.

A partir du moment où Newman sentit s'éveiller en son esprit les premiers doutes concernant la succession apostolique dans son Eglise jusqu'à celui où, vaincu par la lumière, il s'en sépara à jamais, son âme fut troublée, inquiète d'abord, et finalement en proie à une véritable agonie. Selon qu'il l'a écrit admirablement :

« J'avais vu l'ombre d'une main sur le mur. Celui qui a vu un esprit ne peut plus être comme auparavant[1]. »

Et encore : « Vers la fin de 1841, j'étais sur mon lit de mort, comme membre de l'Eglise d'Angleterre »[2], et le pauvre agonisant n'avait même pas la consolation de « mourir en paix ».

Il avait vu « l'ombre d'une main sur le mur ». Instant fatal ! Ses jours et ses nuits en seront comme hantés. Son intelligence ne pouvait plus croire déjà à la vérité de l'anglicanisme que son cœur y était encore fidèle et repoussait l'évidence qui le détachait de tout ce qu'il avait aimé. Newman a eu son chemin

1. *Apologia*, c. III, p. 118 : « I had seen the shadow of a hand upon the wall. It was clear that I had a good deal to learn on the question of the churches, and that perhaps some new light was coming upon me ; He who has seen a ghost, cannot be as if he had never seen it. »

2. « From the end of 1841, I was on my death-bed, as regards my membership with the anglican Church, though at the time I became aware of it only by degrees »... « I was not allowed to die in peace »... *Apolog.*, c. IV, p. 147.

de Damas, long et épineux. Ce n'est pas d'un seul coup qu'il a été terrassé et transformé, ainsi que Saul. Il a fallu pour cela des années pendant lesquelles des forces opposées tiraillaient son âme en tous sens et l'écartelaient. Quelqu'un a dit que son existence alors fut un drame de Shakespeare en action. Et nous croyons qu'il a souffert en effet autant que l'on peut souffrir sans mourir[1]. Il a tout fait pour empêcher ou pour retarder le dénouement qu'il voyait s'approcher avec une sorte de fatalité ; il a essayé de tous les compromis. Sa *Via media*, qui a d'ailleurs fait banqueroute[2], n'était-elle pas comme un effort désespéré pour combiner, pour concilier des doctrines adverses ? Ne s'imaginait-il pas que ce nouveau système allait lui permettre de garder l'équilibre entre l'anglicanisme et le catholicisme, et de satisfaire ses convictions secrètes sans avoir à renier son passé ?

L'on se souvient des pages pénétrantes où M. Maurice Barrès analyse avec tant d'acuité et d'émotion ce qu'il appelle « l'angoisse de Pascal »[3]. Le grand

1. « Peu de conversions ont été plus lentes, embarrassées de plus de scrupules et de délicatesses. Peu d'entres elles, sous une apparence plus unie et plus calme, nous ont laissé deviner plus de déchirements intimes. » *J.-H. Newman*, par Georges Grappe, c. IV, p. 105. Paris, Libr. P. J. Béduchaud, édit. 1907.

2. « ... The theory of the *Via Media* was absolutely pulverized. » *Apologia*, c. III, p. 117.

3. C'est une conférence donnée à Paris, à l'Université des Annales, en l'année 1909, je crois. Elle a été publiée d'abord

penseur Pascal a conçu des doutes sur la certitude de son salut, et il a eu pour les exprimer de ces mots à lui que M. Emile Faguet nomme si bien des « mots d'éternité » ; il a exhalé ses terreurs en des paroles comme saignantes de l'agonie qu'il en éprouvait. Mais l'angoisse de Pascal avait quelque chose de maladif et de chimérique. Quand on va au fond, l'on s'aperçoit qu'elle résulte un peu de l'ébranlement cérébral auquel cet « effrayant génie », ainsi que l'appelait Chateaubriand [1], était sujet depuis l'accident qui avait mis sa vie en danger ; elle porte aussi la

dans le *Journal de l'Université des Annales*, où nous l'avons lue, et depuis il en a été fait un tirage à part, à petit nombre. De quelques paroles de Pascal, M. Barrès a tiré un effet extrêmement dramatique en en faisant bien ressortir toute *l'âme*.

1. *Génie du christianisme*, III[e] partie, ch. VI. Suite des *Moralistes*, p. 213 de l'édit. Garnier :

« Il y avait un homme qui à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui à seize avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui à vingt-trois ans démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin, qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts

marque de l'idée redoutable et exagérée que l'école de Port-Royal se faisait de la justice de Dieu [1].

Tandis que l'esprit de Newman était l'un des mieux pondérés et des plus lucides qui aient jamais existé. Et son angoisse n'avait rien du délire mystique ; elle n'était pas le fruit d'une imagination en désarroi. Elle reposait sur des causes solides. C'était le produit d'investigations sincères qui lui montraient toujours plus clairement que l'édifice sur lequel il avait pensé appuyer son élan vers l'infini n'avait qu'un fondement d'argile. Plus tard, bien plus tard, quand ce cher grand homme sera parvenu à « la bienheureuse vision de paix »[2], il tâchera de décrire pour la postérité l'état tragique duquel il n'était sorti qu'après en avoir épuisé toute l'amertume. Si vivantes que soient ses évocations, si douloureuses que soient

problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie s'appelait *Blaise Pascal.* »

1. « Le Dieu de Port-Royal a le visage dur et fermé de l'antique Destin. » « . . . Ces messieurs de Port-Royal ne pensaient au jugement de Dieu qu'avec tremblement. » Louis Bertrand, *Saint Augustin*, *Revue des Deux mondes* du 1er avril 1913, p. 500 et du 15 mai 1913, p. 268.

2. « Such were the thoughts concerning the « Blessed Vision of Peace », of one whose long-continued petition had been that the Most Merciful would not despise the work of His own Hands, nor leave him to himself. . . »

Ces mots se trouvent dans le *post-scriptum* que Newman ajouta à son ouvrage *Development of Christian Doctrine*. L'on

ses analyses, il n'a pu rendre toute l'horreur du drame qu'il avait vécu, en dévoiler tous les sombres aspects, les multiples péripéties ; il a dû en emporter avec lui le mystère, parce que la langue humaine, pour souple, et subtile, et savante qu'elle soit, se refuse à peindre, dans toute leur vérité profonde, certain ordre de sentiments.

John-Henry Newman est né à Londres le 21 février 1801. Des biographes ont voulu qu'il fût, par son père, de descendance juive [1]. Je crois que l'*Encyclopédie britannique* a été la première à émettre, sans preuve, cette opinion. M. William Barry, dans son gros ouvrage sur Newman, s'est empressé de l'adopter et d'échafauder là-dessus tout un système extra-

sait que ce livre, le plus « travaillé » de tous ses écrits, est le dernier qu'il ait fait avant sa conversion. Il se termine par une série de points de suspension... La plume tomba des mains de l'auteur avant qu'il fût allé jusqu'au bout de tous ses raisonnements. A quoi bon continuer ? La grâce était la plus forte ; il avait la foi.

1. « The writer was at pains to ascertain the evidence for the alleged Jewish descent of the Newman family, and it proved to be a curious instance of how stories grow out of nothing. It is stated definitely in Dr. Barry's *Cardinal Newman* « that its « real descent was Hebrew ». Dr. Barry, in answer to my inquiries, referred me to the article on J.-H. Newman in the *Encyclopædia Britannica* as his authority, and undoubtedly that article first broached the suggestion. I happened to know personally the writer in the *Encyclopædia Britannica* and communicated with him. In reply he pointed out that he had in his article never alleged Jewish descent as a fact, but only suggested

ordinairement fantaisiste : le caractère de son héros, les particularités, les nuances de son esprit, s'expliquent à ses yeux par l'hérédité israélite. Ces déductions étranges ont le tort de reposer sur une erreur. Il est aujourd'hui hors de doute que le père de Newman était de souche purement anglaise. M. Barry lui-même en a convenu d'ailleurs [1]. M. Wilfrid Ward, à qui nous devons une histoire absolument définitive du grand cardinal, écrivit à l'auteur de

its possibility. « There is no evidence for it », he added, « except « the nose and the name ». For those, then, who agree with the present writer that the nose was Roman rather than Jewish, the evidence remains simply that the name « Newman » betokens Hebrew origin — a bold experiment in the higher criticism. I may add that in a more recent correspondence Dr. Barry agrees with me that no satisfactory evidence on the subject has been adduced. » — Wilfrid WARD. *Life of Cardinal Newman*. Vol. I, c. II, *ad calcem*, p. 27.

1. Voir à l'article *Newman*, au tome X[e] de la *Catholic Encyclopædia*, page 794, col. 2[e]

L'auteur, William BARRY, après avoir dit : « It is stated that the name was at one time spelt Newmann ; it is certain that many Jews, english or foreign, have borne it ; and the suggestion has been thrown out that to his Hebrew affinities the cardinal owed, not only his cast of features, but some of his decided characteristics, — e. g. his remarkable skill in music and mathematics, his dislike of metaphysical speculations, his grasp of the concrete, and his nervous temperament »,—ajoute : « But no documentary evidence has been found to confirm the suggestion. »

Par le fait même s'écroule donc tout le magnifique échafaudage d'hypothèses servant d'appui au *Newman* de M. le Dr. William Barry.

l'article paru dans l'*Encyclopédie britannique* pour lui demander quelles raisons il avait eues de soutenir sa première théorie. Et celui-ci de répondre : « Deux choses m'ont influencé : ce nom de Newman, lequel devait s'écrire autrefois avec deux *n*, ce qui est un nom bien juif, et son nez. » Il faut avouer que ces arguments n'ont rien de bien sérieux, et qu'ils ne suffisent pas à déterminer avec certitude une origine.

Newman avait des traits fortement accentués, un nez très prononcé qui donnait à l'ensemble de la figure beaucoup de caractère. Il n'y a cependant là aucun de ces indices infaillibles qui dénotent le sémite. Newman avait l'une des plus belles têtes de penseur qui se puisse voir, un masque sculptural [1]. Et quand l'étude, les méditations silencieuses, la souffrance et les années eurent achevé de le modeler, il prit une noblesse presque surhumaine. Le P. Pope qui nous a laissé le récit de la remise de la barrette cardinalice à Newman, ajoute : « Il y avait là des dames romaines qui ne purent s'empêcher de s'écrier en le voyant : « Quel beau vieillard ! quelle figure !

1. Voici comment l'un de ses contemporains nous le dépeint : James Anthony Froude, in an article in *Good Words* for 1881, says : « My present letter will be given to a single figure. When I entered Oxford, John Henry Newman was beginning to be famous. His appearance was striking. He was above the middle height, slight, and spare. His head was large, his face remarkably like that of Julius Cæsar. The forehead, the shape of the ears and nose, were almost the same. I have

« oui, pâle, mais superbe ! — *Che bel vecchio! che « figura! pallido si, ma bellissimo!*[1] »

S'il faut renoncer à trouver à Newman des attaches israélites, en revanche il avait du sang latin par sa mère, Jemima Fourdrinier, dont la famille avait émigré de France en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. Et l'on peut se demander si ce goût pour les idées générales qui le distinguait, la netteté de sa vision, la tournure si classique de son intelligence, bien des traits de sa physionomie spirituelle, n'ont pas eu leur source dans l'âme maternelle.

Chose étrange chez un homme que l'idée religieuse devait passionner toute sa vie, sa première enfance fut plutôt froide, indifférente à cet égard. Jeune, il lisait la Bible, mais le plaisir qu'il y trouvait était plutôt de nature esthétique. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il n'eut pas de convictions ni de croyances nettement définies. Il savait son catéchisme à la lettre, sans voir dans ses formules autre chose que des mots. La foi calviniste de sa mère n'avait pas de prise sur son âme.

often thought of the resemblance, and believed that it extended to the temperament... » Cité dans *Newman — An Appreciation* par Alexander Whyte. (Longmans, Green & Co., New York, 1902, p. 41.)

1. *The life of Cardinal Newman*, by Wilfrid Ward. Vol. II, c. XXXIII, p. 463.

Ce qui nous frappe le plus en lui, dès les premières années, c'est une tendance singulière à la rêverie : « Je pensais que la vie était peut-être un rêve, et le monde extérieur une apparence seulement. [1] » Déjà, pour lui, les vraies réalités sont les imaginations, les pensées. Cette indication, qu'il a consignée à la première page de son *Apologie*, est très précieuse comme donnée psychologique. L'avenir ne fera que développer cette disposition initiale. En mai 1828, il écrira en effet : « Je ne sens jamais si fortement la nature transitoire de ce monde que quand je suis le plus charmé par ses paysages... quel voile, quel rideau est vraiment ce monde ! un beau voile, sans doute, mais un voile. [1] » Newman vivra toujours plus pour la pensée que pour l'action. Toutes ses

1. « I thought life might be a dream, or I an angel, and all this world a deception, my fellow angels by a playful device concealing themselves from me, and deceaving me with the semblance of a material world. » *Apol.*, c. I, p. 2.

2. *To his sister Jemima.*

Oriel College, May 10, 1828.

« ... It is so great a gain to throw off Oxford for a few hours, so completely as one does in dining out, that it is almost sure to do me good. The country, too, is beautiful ; the fresh leaves, the scents, the varied landscape. Yet I never felt so intensely the transitory nature of this world as when most delighted with these country scenes... What a veil and curtain this world of sense is ! beautiful, but still a veil ! » — *Letters and Correspondence.* Vol. I, p. 161.

énergies seront en quelque sorte tournées en dedans et consacrées à la culture intensive de l'être intérieur.

Ce doux rêveur exercera cependant sur ses contemporains une influence qu'aucune autre ne saura contrebalancer. Du fond de ses retraites studieuses, il lancera des idées qui mettront les âmes en mouvement et transformeront la face de l'Angleterre moderne.

C'est dans l'automne de 1816 que se produisit chez lui ce qu'il a appelé d'un mot grave : sa « conversion », et qui fut plutôt le premier éveil de sa conscience aux choses de l'au delà [1]. L'adolescent reçoit comme une illumination surnaturelle. L'ordre divin se manifeste à son âme avec précision. Dieu n'est plus pour lui un être abstrait et lointain : il le sent, il le touche. Tout s'efface à ses yeux pour ne plus laisser en présence que ces deux termes : son Créateur et lui. Et

1. « When I was fifteen, (in the autumn of 1816), a great change of thought took place in me. I fell under the influence of a definite creed, and received into my intellect impressions of dogma, which, through God's mercy, have never been effaced or obscured... I believed that the inward conversion of which I was conscious, (and of which I still am more certain than that I have hands and feet) would last into the next life, and that I was elected to eternal glory. I have no consciousness that this belief had any tendency whatever to lead me to be careless about pleasing God... I believe that it had some influence on my opinions, in the direction of these childish imaginations

son cœur se fond sous une ardeur inconnue ; il aime à prier, il trouve une saveur à la dévotion. Et en même temps cette idée s'empare de son imagination avec force, que c'est la volonté de Dieu qu'il vive toujours seul ; il a comme le pressentiment d'une vocation supérieure à remplir, d'une œuvre missionnaire, qui implique le sacrifice du célibat, le renoncement à tout amour humain. Et sur ce point son esprit n'éprouvera jamais de fluctuations. A travers toutes les circonstances, toutes les luttes de sa carrière anglicane, quand il sera las, découragé, quand il passera par ces crises d'abattement où les plus forts sentent si vivement le besoin d'une affection intime et délicate qui les console et les soutienne, Newman ne doutera cependant jamais de son appel à une existence solitaire. Lorsqu'il aura été fait ministre d'une église où le mariage est de règle, jamais il ne pensera aux douceurs d'un foyer. Il demeurera inébranlable dans sa résolution et sa persuasion. En revêtant plus tard la majesté du sacerdoce catholique, il comprendra sans doute le sens et le pourquoi de de cet appel à la virginité qui avait retenti dans son

which I have already mentioned, viz, in isolating me from the objects which surrounded me, in confirming me in my mistrust of the reality of material phenomena, and making me rest in the thought of two and two only absolute and luminously self-evident beings, myself and my Creator . . . » — *Apologia*, ch. I, p. 4.

cœur de bonne heure, et il y verra la récompense de sa fidélité à cultiver cet idéal surhumain [1].

A seize ans, Newman entre à Oxford. Il y fait des études brillantes et solides. Mais, le 20 novembre 1820, alors que tous escomptaient son succès, il échoue à l'examen pour le titre de bachelier de *Trinity College*. Un incident quelconque avait mis en émoi sa timidité naturelle, et l'avait empêché de donner sa mesure [2]. Cet échec aura un bon effet. Le candidat malheureux annonce à ses amis qu'il concourra à la

1. « I am obliged to mention, though I do it with great reluctance, another deep imagination, which at this time, the autumn of 1816, took possession of me, — there can be no mistake about the fact ; viz, that it would be the will of God that I should lead a single life. This anticipation which has held its ground almost continuously ever since, — with the break of a month now and a month then, up to 1829, and, after that date, without any break at all, — was more or less connected in my mind with the notion, that my calling in life would require such a sacrifice as celibacy involved ; as, for instance, missionary work among the heathen, to which I had a great drawing for some years. It also strengthened my feeling of separation from the visible world, of which I have spoken above. » — *Apologia*, ch. I, p. 7.

2. A propos de ce fait, le Dr. Barry fait une citation, sans en indiquer la source. . . . Mais, « convoqué un jour plus tôt qu'il ne s'y attendait, il perdit la tête, fut tout décontenancé, et n'eut plus qu'à se retirer. »—Voir *Newman*, par W. Barry, traduct. Albert Clémen ch. I, p. 23, Paris, P. Lethielleux.

M. Wilfrid Ward, lui, dit ceci : « Newman's failure in the schools, in 1820, from exhaustion brought on by overwork, produced a disappointment which no subsequent success effaced

prochaine saison pour un grade supérieur : le *Fellowship d'Oriel*. Cette ambition semble bien hardie ; l'on n'ose y croire. Et pourtant, le 18 avril 1822, après des études acharnées, — Newman se montrera toujours un travailleur infatigable, il écrira jusqu'à quatorze heures par jour, debout à son bureau, ainsi que faisait Victor Hugo[1], et déploiera toute sa vie une activité intellectuelle prodigieuse, — donc, le 18 avril 1822, il sera élu au poste éminent qu'il convoitait ; et cet honneur le mettra du coup sur un pied d'égalité avec les plus célèbres professeurs de la grande Université.

Ayant renoncé à la carrière du droit à laquelle il semble que sa famille l'avait d'abord destiné, Newman entre dans les ordres en 1824, et devient tour à

from his mind. » — *Life of Cardinal Newman*. Vol. I, ch. II, p. 34.

La citation faite par M. Barry est tirée de *Autobiographical Memoir*. Voici ce que j'y trouve à ce sujet : « He had over-read himself, and being suddenly called a day sooner than he expected, he lost his head, utterly broke down, and, after vain attempts for several days, had to retire. » Newman en écrivait à son père, le 1er déc. 1820 : « . . . my nerves quite forsook me, and I failed. » — Voir *Letters and Corresp.* Vol. I, ch. I of the *Autob. Mem.*, p. 40.

1. Victor Hugo faisait, bon an mal an, ses quatre-vingts vers par jour. Je me rappelle un joli mot qu'a dit à son propos Alexandre Dumas, je crois, dans un discours prononcé à l'Académie Française : « A vingt ans, Victor Hugo monta dans son cerveau et n'en redescendit plus. »

tour vicaire de Saint-Clément, vice-principal de St. Alban's Hall, « Tutor » d'Oriel, et enfin, en 1828, curé de Sainte-Marie d'Oxford, la paroisse de l'Université. Il occupera cette charge jusqu'en 1843, où il donnera sa démission après un sermon d'adieux qui est resté dans toutes les mémoires comme l'une des expressions les plus achevées de la parole humaine[1].

1. En voici la péroraison : « O ma mère, d'où vient donc que tant de belles choses furent répandues sur toi sans que tu saches les conserver ? D'où vient que tu portes tes enfants et que cependant tu les renies ? Comment ne sais-tu pas utiliser leur zèle et n'as-tu pas l'âme de prendre de la joie à leur amour ? Pourquoi tout ce qu'il y a de noble dans la parole, d'attendri et de subtil dans la dévotion, tes fleurs et tes espérances, se détache-t-il de ton sein sans trouver un refuge entre tes bras ? qui t'a marquée de ce destin d'avoir « des entrailles qui avortent « et des mamelles desséchées ? » Qui t'a fait l'étrangère même de ton sang ? qui a rendu ton regard cruel à tes petits ? Tes enfants, le fruit de tes entrailles, qui t'aiment, qui voudraient se sacrifier pour toi, tu les regardes toute tremblante, comme de mauvais présages, tu les tiens en aversion comme s'ils t'offensaient, ou au mieux tu ne fais que les supporter comme s'ils n'avaient droit qu'à ta patience. Tout le jour, tu les fais venir oisifs : tu les supportes uniquement ainsi. Ou bien encore, tu les presses d'aller où ils seront mieux reçus ; tu les vends pour un rien à l'étranger de passage... à quoi donc veux-tu finalement en venir ? Et vous, ô mes frères, bons cœurs pleins de tendresse, amis fidèles et très affectueux, si vous connaissez quelqu'un qui par la plume, ou par la parole, vous ait aidés un peu à bien agir, s'il vous a jamais révélé de vous-mêmes ce que vous saviez et ce que vous ignoriez, si dans vos âmes il a lu vos besoins, deviné vos sentiments et s'il vous a fait du

C'est dans la chaire de Sainte-Marie que Newman a prononcé cette série de sermons qui ont rendu son nom à jamais célèbre et ont fait de lui le premier personnage de l'Angleterre.

Chaque dimanche, vers les quatre heures, la fleur d'Oxford se portait dans le vieux temple gothique pour y assister à un office religieux qui consistait surtout en une homélie ou un discours donné par le jeune ministre. La curiosité d'abord l'y avait attirée. L'on avait voulu voir si le prédicateur soutiendrait ce renom de talent original qu'il s'était fait pendant ses études universitaires. Et voici que la réalité dépassa toute attente. D'année en année, l'on se pressait plus nombreux aux pieds de sa chaire. Sa parole était un événement. Un frisson sacré parcourait l'assemblée distinguée et recueillie quand on le voyait paraître dans le chœur, grand et mince, avec un visage pâle, des traits creusés par la méditation, un front tout plein de pensées, une attitude où tout annonçait la conscience d'un rôle surnaturel à remplir. Quel était donc le caractère de son éloquence ? Chaque peuple a peut-être un genre d'éloquence à lui. Pour ce qui est des anglo-saxons, il ne semble

bien ainsi... celui-là, gardez son souvenir dans les temps futurs, lorsque vous n'entendrez plus sa voix, et priez qu'en toutes rencontres, il reconnaisse la volonté de Dieu et soit prêt à l'accomplir ! » — (Ce sermon fut prononcé le 25 septembre 1843, dans la chapelle de Littlemore.)

pas qu'ils se fassent de l'orateur le même idéal que nous. Nous, ce que nous demandons à la parole, c'est la vie, le mouvement, les envolées magnifiques. Nous ne sommes pas toujours très sévères pour les idées, et nous passons à la forme des défaillances, pourvu que l'orateur nous fasse vibrer, nous soulève et nous emporte. Il y a cependant un genre, cultivé dans les académies, et qui diffère beaucoup, par la noblesse constante des idées, l'élégance et même la recherche du style, du ton ordinaire des discours. Les sermons de Newman pourraient se rapprocher de notre éloquence académique s'il était permis de dire que l'orateur avait, en les préparant, visé à l'effet littéraire. Peut-être est-il plus simple d'admettre qu'ils ne sont pareils à rien de ce que nous avons chez nous, dans le genre sacré ou profane, et qu'ils portent la marque d'une originalité profonde qui n'est semblable qu'à elle-même.

Ces sermons étaient écrits d'un bout à l'autre. L'orateur ne se contentait pas d'en élaborer avec soin la substance ; il les rédigeait et leur donnait une forme définitive. Ils se distinguaient par une grande pénétration psychologique. L'on s'étonnait que cet homme qui vivait assez à l'écart, qui se plaisait dans la solitude, pût connaître si bien le monde, analyser avec tant de sûreté et de finesse les contradictions et les subtilités de la nature humaine. Comme s'il fallait absolument se mêler à la société

pour en comprendre la vie ondoyante et diverse ! comme si le plus sûr moyen d'arriver à connaître les autres n'était pas de se replier sur soi-même et de parcourir les détours les plus fuyants de son être !

Quant à la forme, elle était aussi près que possible de la perfection. De tous les classiques anciens, Cicéron est celui que Newman étudia le plus. Il chérissait le prince des orateurs antiques pour l'élévation de sa philosophie, et pour la beauté du moule dans lequel il avait coulé ses pensées. Son style se ressent de ce commerce : style à la fois fluide et précis où il n'y a pas un mot, pas une expression qui ne soit au service de l'idée, style qui se déroule en périodes admirablement cadencées, style plutôt harmonieux que plastique, moins coloré que sonore. Et à travers tout cela courait un souffle de piété naïve et tendre, un accent religieux souvent prophétique, qui semblait comme l'écho d'un verbe intérieur tout embrasé de foi et d'amour.

L'action oratoire était nulle, j'entends que l'orateur ne faisait aucun geste, n'avait recours à aucun de ces moyens qui nous paraissent pourtant d'un si puissant effet. Il lisait son discours : chaque phrase était débitée avec une certaine rapidité, puis il y avait une pause, et ainsi jusqu'à la fin. Mais sa voix était si extraordinairement musicale, d'un timbre si doux, si clair, si argentin, si pur, que c'était un enchantement pour l'oreille. Et la passion voilée, concentrée, qui

l'animait, se communiquait à tous, et le rendait irrésistible. Newman a été le plus grand orateur sacré de l'anglicanisme. C'est par son éloquence, faite d'âme et de génie, nourrie de la moelle des Ecritures, traversée d'éclairs infinis, qu'il est devenu l'homme le plus marquant de son église, et qu'il a été porté à la tête d'un mouvement qui devait avoir pour son avenir personnel et pour celui de milliers d'âmes des conséquences si imprévues [1].

1. C'est dans l'ouvrage intitulé : *Newman — An appreciation*, par Alexander WHYTE, (Longmans, Green, and Co. 1902, p. 38 et seq.), que nous avons puisé le plus de renseignements concernant son talent oratoire. En voici quelques extraits :

« It was from the pulpit of St. Mary's that he (Newman) began to conquer and to rule the world... Principal Shairp, for one, has a most admirable picture of Newman in the pulpit. He begins by telling us how simple and unostentatious the service in St. Mary's was when Newman was the preacher. « No pump, no ritualism », are Shairp's words, « nothing but the silver intonation of Newman's magic voice. Newman's delivery had this peculiarity. Each sentence was spoken rapidly, but with great clearness of intonation, and then, at the close of every sentence, there was a pause that lasted for several seconds. Then another rapidly but clearly spoken sentence, followed by an other pause, till a wonderful spell took hold of the hearer. The look and the bearing of the preacher were as of one who dwelt apart, and who, though he knew his age well, did not live in his age... The subtlest of truths were dropped out as by the way in a sentence or two of the most transparent Saxon... and the tone of voice in which all this was spoken sounded to you like a fine strain of unearthly music. »

L'auteur cite encore un passage d'un article paru il y a plus

Avant de s'engager dans cette période troublante, Newman va cependant visiter un milieu qui ne laissera pas d'influer sur l'évolution future de sa mentalité. Il n'est pas encore sorti de son île ; il n'a même pas fait ce traditionnel tour de France qui semble obligatoire pour les fils de l'aristocratie anglaise. Sa connaissance du monde extérieur est toute livresque. Or, l'occasion va lui être offerte de prendre contact avec de très vieilles civilisations et de les observer, non plus à travers le prisme des histoires plus ou moins déformantes, mais de ses propres yeux.

de quarante ans dans la *Saturday Review* et qui avait pour auteur Dean CHURCH :

« Dr. Newman's sermons stand by themselves in modern English literature ; it might even be said, in English literature generally... We have learned to look upon Dr. Newman as one of those who have left their mark very deep on the English language. Little, assuredly, as their writer originally thought of such a result, the sermons have proved a permanent gift to our literature, of the purest English, full of spring, clearness and force. Such English, graceful with the grace of nerve, flexibility, and power, must always have attracted attention ; but his English had also an ethical element which was almost inseparable from its literary characteristics. »

Et WHYTE ajoute : « It is Froude's description of Newman in the pulpit I am specially in quest of ». Cette description se trouve dans la Revue *Good Words*, pour 1881 :

« No one who heard his sermons in those days can ever forget them... a sermon from Newman was a poem, formed of a distinct idea, fascinating by its subtlety, welcome — how welcome ! — from its sincerity, interesting from its originality ; even to those who were careless of religion, and to those who

Son ami de cœur, Hurrell Froude, est très souffrant de la poitrine. C'est le mal romantique. Son père, qui occupe une haute situation dans l'église officielle, décide de le conduire dans un climat plus doux, et il invite Newman à les accompagner [1]. Et les

wished to be religious, it was like the springing of a fountain out of a rock. »

Et enfin, il y a ce témoignage tombé d'une plume anonyme : « Action in the common sense there was none. His hands were literally not seen from the beginning to the end. The sermon began in a calm, musical voice, the key slightly rising as it went on ; by and by the preacher warmed with his subject, till it seemed as if his very soul and body glowed with suppressed emotion. The very tones of his voice seemed as if they were something more than his own. The great church, the congregation all breathless with expectant attention... »

Voir aussi *Newman*, par William BARRY, traduct. Clément, (Paris, Lethielleux), p. 61 et seq.

1. Hurrell Froude mourut le 28 février 1836, chez son père, au presbytère de Darlington. « Au printemps de 1838, parut la première partie de ses *Remains*, et en 1839, la seconde. C'est le journal intime de ses crises d'âme, sa correspondance, quelques sermons, et des fragments d'études diverses... Les deux premiers volumes, publiés en 1838, contenaient les documents les plus significatifs, entr'autres le journal intime et la correspondance. Là, presque à chaque page, se rencontraient des propositions hardiment catholiques, des condamnations prononcées d'un ton tranchant et méprisant contre le protestantisme, des hommages rendus à l'Eglise de Rome, et surtout des malédictions irritées contre les *Reformers* anglais du XVI[e] siècle. Dans le monde protestant, l'émoi fut grand et prit le caractère d'un scandale. » — Voir *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX[e] siècle*, par Paul THUREAU-DANGIN, I[e] partie, ch. III, p. 145-146, (Paris, Plon, 1908).

voilà qui partent pour les pays « où fleurit l'oranger ». Le but du voyage est une croisière dans la Méditerranée, avec escale à ses principaux ports. Le onze décembre 1832, tous trois s'embarquent à Falmouth sur un paquebot de la compagnie de Malte, l'*Hermès*, nom bien choisi pour un navire destiné à sillonner une mer gréco-latine. A ce moment, l'esprit du jeune pasteur de Sainte-Marie n'a encore été affleuré par aucun doute concernant la légitimité de l'anglicanisme ; il se croit bien en possession de la vérité religieuse. Il sera donc très curieux de noter son attitude à l'égard des pays vers lesquels il s'achemine, de ces populations du Midi sur lesquelles la « superstition romaine » exerce tout son empire. Sous forme de lettres qu'il envoie à sa famille et à ses amis, c'est un véritable journal de route qu'il tient. Préparé comme il l'est par sa forte culture classique, cette croisière vers le berceau du monde moderne lui apporte des impressions rares, de vives jouissances intellectuelles. Il lui semble qu'il reconnaît les monuments de l'art antique, les sites immortalisés par ses auteurs familiers. A chaque instant jaillissent sous sa plume des citations d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Juvénal. Ses yeux s'ouvrent tout grands, et l'on sent qu'il compare la vision purement idéale qu'il avait de ces choses et de ces formes de vie avec leur essence véritable, leurs contours réels, et qu'il s'en étonne ou s'en amuse. Jn Newman tout

nouveau nous apparaît dans ces pages. Jusqu'ici, par devoir professionnel, il s'est surtout occupé de spéculations morales, il a appliqué ses rares facultés de perception aux problèmes de l'ordre psychologique.

Voici maintenant qu'il s'éveille au monde extérieur.

Ses dons d'observation ont pour objet la nature, les ruines fameuses, le grouillement des foules dans les ports étrangers.

Il cherche à pénétrer la mentalité religieuse spéciale de ces peuples latins ; plus d'une fois il est surpris de leur trouver des vertus, quand leurs croyances ont pourtant défiguré dans leur âme le christianisme essentiel.

Quiconque n'a pas vu le midi ne soupçonne pas, dit-on, ce que c'est que la lumière.

Les premières impressions de notre voyageur lui viennent précisément des ardentes féeries que le soleil joue le long des falaises du Portugal et sur la mer :

« Ne suis-je vraiment qu'à cinq jours de l'Angleterre ? N'ai-je pas plutôt quitté l'Europe ? Comment se fait-il que, si près de mon pays, ce que je vois en soit si différent ? Ah ! quel abîme sépare le nord du midi ! Quelle richesse de coloris ! Un rouge mêlé de vert tendre, qu'aucune parole ne saurait décrire,

mais tel que j'en ai vu dans des paysages de l'Inde, une couleui extrêmement pure et diaphane [1]. »

Tout au long de ce journal, Newman se révèle comme un admirable descriptif. Les fines aquarelles qu'il dessine et qu'il enlève en quelques touches ont d'autant plus de charme qu'elles ne sont pas d'un homme du « métier, » qu'elles ne trahissent aucunement le procédé littéraire, cet art de peindre avec des mots, que certaine école pousse si loin. A ce seul point de vue, ce journal est donc fort intéressant. Mais ce n'est pas par là qu'il est le plus curieux. « Un amateur d'âmes », pour rappeler le titre que M. Maurice Barrès donne à l'un de ses héros [2], y cueille des renseignements précieux : on y voit de quelle manière ce pasteur anglican se laisse affecter par les manifestations de la foi catholique. Voici par exemple ce qu'il écrit de Rome à la date du 5 avril 1833, jour du Vendredi Saint :

« Pour ce qui est du système catholique *romain*, je l'ai toujours eu tellement en horreur que ce n'est pas

1. « Am I only five days from England ? Am I in Europe ? Is it possible that what seems so unlike home should be so near home ? How is the North cut off from the South ! What colouring ! A pale greenish-red which no words can describe, but such as I have seen in pictures of Indian landscapes — an extremely clean and clear colour ! » — *Letters and Correspondence*. To his sister Jemima, 13 déc. 1832, vol. I, p. 257.

2. *Un Amateur d'âmes*, par M. Barrès, illustrations de L. Dunki, Paris. E. Fasquelle, édit. 1899.

de le voir qui peut me le faire détester davantage ; mais je me sens attaché plus que jamais au système catholique, et j'aime beaucoup les petits séminaristes de Rome : ils ont l'air si fins et si purs, les chers enfants ! Mes compagnons et moi nous nous sommes laissé prendre, à un degré ou à un autre, au charme d'un bon nombre de prêtres irlandais et anglais. Et je regrette vraiment que nous n'ayons pu faire connaissance plus intime avec eux [1]. »

Et le 11 avril, après le départ de ses amis Froude pour l'Angleterre, et quand il se sent tout à coup bien isolé en ce pays inconnu, il écrit de Naples à sa sœur Jemima :

« Comment pourrais-je peindre la tristesse qui m'a envahi quand je dus dire adieu aux tombeaux des Apôtres ? Rome, non pas comme ville, mais comme théâtre d'histoire sacrée, est partie de moi-même ; et en la quittant il m'a semblé que mon cœur se fendait en deux morceaux [2]. »

1. « As to the *Roman* catholic system, I have ever detested it so much that I cannot detest it more by seeing it ; but to the catholic system I am more attached than ever, and quite love the little monks (seminarists) of Rome ; they look so innocent and bright, poor boys ! and we have fallen in, more or less, with a number of interesting Irish and English priests. I regret that we could form no intimate acquaintance with them. » *Letters and Corresp.*, vol. I, p. 332-333. To his mother.

2. « How shall I describe the sadness with which I left the tombs of the apostles ? Rome, not as a city, but as the scene of

N'est-ce pas que ces paroles rendent un son assez étrange ? Newman se trouve donc seul. Il a laissé ses compagnons s'en retourner en Angleterre. Lui est resté parce qu'il voulait revoir et visiter à fond la terre de Sicile : caprice de poète et d'artiste. Or, c'est en Sicile que va se passer l'épisode le plus suggestif de tout son voyage, un phénomène intérieur auquel il attribuera toujours un caractère mystérieux. Il a déjà commencé son pèlerinage romanesque à travers cette île qu'embellit la merveille de son printemps, il est tout à ses impressions de nature et d'art, quand une fièvre pernicieuse le force à s'arrêter sur la route de Catane : la maladie prend tout de suite une tournure très grave et se complique d'une angine de poitrine [1]. Newman sent venir la mort.

sacred history, has a part of my heart, and in going away from it I am as if tearing it in twain. » — *Letters and Corresp.*, vol. I, p. 336.

1. Pour tout cet épisode, consulter d'abord : *Letters and Correspondence*, tome premier, de la page 355 à la page 378 de l'édition de 1911.

Georges Grappe, dans son *Newman*, au ch. II. p. 34, écrit ceci : « ...De sa maladie, (Newman) reviendra tout changé et gardera, sa vie entière, l'obsession de ce moment où trembla sa destinée. Il la considèrera toujours avec un respect mêlé d'une sorte de terreur... Ses souvenirs sur cette souffrance, qu'il écrira à des instants variés de sa carrière, resteront, comme dit M. Mozley, *dreamy and uncertain*, des songes inconsistants. Même dans sa lettre à F. Rogers, la plus explicite, il passera comme des frissons d'un mysticisme tout pascalien. »

Mal soigné, mal logé, absolument seul avec des étrangers dans une auberge de campagne, en proie à une détresse morale absolue, sans espoir, il a cependant l'énergie de régler les détails suprêmes et dit à son domestique comment s'y prendre pour annoncer à sa famille la nouvelle de son trépas et que faire de sa dépouille. Une nuit, au plus fort d'une crise, quand son mal achève en quelque sorte de l'étreindre, il s'assied tout à coup sur sa couche, et l'esprit parfaitement lucide, comme s'il eût répondu à une vision surnaturelle, il s'écrie au milieu de sanglots qui le suffoquent : « Et pourtant, non, je ne mourrai pas ! car une œuvre m'attend dans mon pays. Dieu m'y réserve un travail à faire... je ne vais pas mourir, car je n'ai pas péché contre la lumière ! *I shall not die for I have not sinned against light !* »

Voir aussi *Newman*, par William Barry, au ch. II, *Les Tractariens*, p. 53. Et Paul Thureau-Dangin, dans *Renaiss. cath. en Anglet.* I[er] v., c. I, p. 69 et seq. Et Wilfrid Ward, au ch. II, p. 54, de sa *Life of Cardinal Newman*, dit : « For three weeks in Sicily whither he returned from Rome, he had a dangerous fever. He gave his servant instructions as to what he should do in the event of his death, but added that he did not think he should die, for he believed that God had a work for him to do. This illness he ever regarded as a crisis in his life. He has left a *memorandum* of his feelings at the time, in which we find also a searching self-examination. He seems to have felt that he was in some sense chosen by God and might be called to a great work ; yet he trembles lest he should therefore regard himself as a great man... »

Scène mystérieuse. Paroles prophétiques [1]. Le souvenir de cette heure restera toujours profondément gravé dans la mémoire de notre héros. Il le consacrera dans des pages immortelles, bien avant d'en avoir compris la portée lointaine ; et quand l'évolution de sa destinée lui en aura fait voir tout le sens caché, il lui sera impossible de ne pas croire que son âme n'eût été effleurée alors par le souffle divin. Oui, une œuvre allait lui être donnée à faire, qui n'était pas celle qu'il entrevoyait à ce moment. Lorsque de retour dans son pays, en juillet 1833, il

1. Comment ne pas rappeler ici la maladie qui frappa Lamennais, à la Chênaie, dans l'été de 1837, et au cours de laquelle il lui arriva aussi de prononcer des paroles mystérieuses ? Voici en effet ce que Gerbet raconte, dans une lettre datée du 8 septembre 1827 : « ... Je suis arrivé à la Chênaie la veille du jour où il est tombé malade. La fièvre l'a pris le dimanche 15 juillet, vers dix heures de l'après-midi. C'était d'abord une fièvre tierce bilieuse. mais elle s'est trouvée compliquée avec une fièvre nerveuse qui a été la principale maladie. Je ne puis vous dire combien il a souffert de ces affreux spasmes, ni avec quelle patience. Mais combien n'ai-je pas souffert moi-même, surtout lorsqu'à deux reprises, il s'est évanoui presque dans mes bras ; je le croyais mort ! Au milieu de toutes mes angoisses, il m'adressait, de temps en temps, quelques paroles qui me déchiraient et me soutenaient tout ensemble. « De quoi « serviraient les honneurs, les richesses, la réputation quand on « en est là ! » Je lui répondais qu'aussi bien il n'en avait jamais fait grand cas : « Mon ami, m'a-t-il dit, j'ai envie de m'en aller, « j'ai bien assez de la terre ! » Il avait demandé de bonne heure les derniers sacrements. Le jour où il a reçu le saint viatique a été bien beau par sa vive foi, et par la sérénité de son front,

se remettra avec zèle et vigueur au travail pastoral, il sera loin de se douter du dénouement qui l'attendait au bout de cette seconde étape de sa carrière. Mais il était confiant dans l'avenir, car « il n'avait pas péché contre la lumière ». La lumière ! quand le navire qui le ramenait vers les rives natales s'était immobilisé dans les bouches du détroit de Bonifacio, ne l'avait-il pas, une nuit, invoquée en accents inspirés ? n'avait-il pas exhalé vers elle cette prière d'un lyrisme si pur qu'ont si souvent redite depuis tant d'âmes en marche vers l'idéal :

« Conduis-moi, bienfaisante lumière. Au milieu des ombres qui m'environnent, oh ! conduis-moi. La nuit est noire, et je suis loin de mon foyer. Conduis-

malgré l'empreinte de la douleur. C'est son frère qui l'a administré. Lorsque ce pauvre frère est arrivé, il lui dit, après s'être entretenu quelques instants avec lui : « Je te lègue la plus belle « chose du monde, la vérité à défendre. » Je me rappelle aussi une nuit où il se trouvait mieux ; je lui disais, pour le distraire, qu'il faisait un superbe clair de lune. Il essaya de se soulever, pour entrevoir, à travers sa fenêtre, cette belle nuit, et me dit en retombant : « *Pour ma paix, s'il plaisait à Dieu, ce serait la « dernière !* » . . .

Ces dernières paroles n'étaient-elles pas l'effet d'une sorte de pressentiment ? Lamennais prévoit confusément l'avenir de tristesse qui l'attend, et c'est pour cela qu'il *préfèrerait mourir.* Tandis que Newman *veut vivre* pour jouir de la pleine lumière que Dieu lui réserve.

Cf. *Corresp, inéd. de Lamennais avec la baronne Cottu*, publiée par le c[te] d'Haussonville, Paris, Perrin, 1910, page 187.

moi. Garde mes pas. Je ne demande pas à voir la scène lointaine, un seul pas est assez pour moi. *Lead, kindly light*[1] ! »

Sous le rayonnement de cette clarté mystérieuse, Newman peut entrer dans la lutte, se jeter à plein corps dans ce mouvement d'Oxford qui restera comme l'une des plus grandes choses de l'histoire. Où qu'il aille, où que ce mouvement le mène, il est assuré que l'issue en sera bonne, car « il n'a jamais péché contre la lumière ».

***

Nous quitterons ici John-Henry Newman, à la fin de cette première phase, si pleine et si attachante

1. Voici la suite de cet admirable poème :

II

« Je n'ai pas toujours été ainsi : je n'ai pas toujours prié pour que tu me conduises ! J'aimais à voir et à choisir ma voie. Mais, maintenant, conduis-moi. J'aimais le jour brillant, et, en dépit de mes craintes, l'orgueil dirigeait ma volonté. Ne te souviens pas des années passées.

III

« Ta puissance m'a si longtemps gardé en sûreté ; elle me conduira encore, par les rocs et les précipices, les montagnes et les torrents, jusqu'à ce que la nuit finisse, et, avec le matin, souriront ces visages d'anges que j'ai longtemps aimés et que j'ai perdus depuis peu.

qui nous donne la clef de tout son avenir. Et si la Providence veut que nous reprenions un jour ce sujet au point où nous l'avons laissé, l'admiration que nous ressentons déjà pour ce héros croîtra sans doute au fur et à mesure que nous verrons se développer sa vie et se déployer sa magnifique personnalité.

FIN

Fini d'imprimer
le vingt-sept juin mil neuf-cent-treize
par
Laflamme & Proulx
Québec